

ami, vous craindriez davantage de me faire de la peine, de s'être appelé par craivdriez.

— **Syn. Davanazage plus. Davanazage** a moins de précision que plus; c'est le dernier marque une supériorité reconnue par une comparaison ou on s'est proposé d'établir dès le commencement de la phrase et dont le second est venu souvent à la suite; l'autre ne marque qu'une comparaison dans sa venue à l'esprit d'une manière secondaire et presque toujours avec quelque chose qui a été exprimé en premier lieu.

— **Antonyme. Moins.**

DAVANZATI (Bartholomeo), écrivain florentin. V. **DAVANZATI**.

DAVANZATI BOSTICCHI (Bernard), littérateur italien, né à Florence en 1829, mort en 1896. Il se livra au commerce, d'abord à Lyon, puis dans sa patrie, et consacra tous ses loisirs à la culture des lettres. Horace, Tacite, Dante et les vieux auteurs italiens étaient de sa part l'objet d'une prédilection marquée, et il connaissait à fond la langue et les moeurs de ces auteurs. Il fut l'élève de M. H. de Poitiers qui le regardait la concision comme la qualité par excellence du style, mais encore il affectait dans son langage le plus grand laconisme. C'est par suite de cette préférence particulière pour les auteurs antiques qu'il devint membre de l'Académie des *Alfieri*, le nom de *la Silente* (le Silencieux) et qu'il choisit pour devise un cercle de tonneau avec ces deux mots : *Strictius, arctius*. Davanazati composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Cultivazione toscana delle viti e d'alberi arbori* (1860); *Seima d'Inghilterra*, dont l'édition de 1838 est augmentée de quelques opuscules, de discours académiques, etc., qui le rangent parmi les meilleurs prosateurs de son siècle et qui sont l'expression de la *Crusca*, comme textes de langue, *testi di lingua*. Mais le travail auquel il doit surtout sa célébrité est sa traduction de Tacite (Venise, 1838).

Dans toutes lettres qu'il a mises en tête de cette traduction, et qui lui servent de préface, Davanazati a rendu compte du système qu'il a suivi et du but qu'il s'est proposé dans son travail. Ces lettres, qui témoignent d'un esprit vif et original, doivent être lues avec une attention par tous ceux qui veulent faire une étude sérieuse de son ouvrage. Il y déclare que la brièveté est ce qu'il a eu en vue par-dessus tout; qu'il a employé par goût et par réflexion plusieurs mots vieillies et usées, et surtout les locutions proverbiales et populaires des dialectes de Florence, sa patrie, toutes les fois qu'il a jugées propres, par leur vivacité ou leur énergie, à exprimer les idées de son auteur mieux que ne l'eussent fait, selon lui, les périphrases ou les expressions de la langue commune à toute l'Italie.

Ce qui distingue éminemment Davanazati, comme traducteur de Tacite, c'est la qualité qu'il a surtout recherchée, la concision. Qui aurait soupçonné, avant lui, qu'une traduction italienne de ce grand auteur ne pût être plus concise que l'original? Mais, il faut en convenir, il y a des considérations qui ôtent à ce phénomène quelque chose de ce qu'il a de curieux au premier aspect.

Tacite est peut-être, sans aucune exception, celui de tous les écrivains qui a réuni le plus constamment à la force et à la profondeur de la pensée l'énergie, la grandeur et l'originalité de l'expression. Pour être réellement aussi concis que lui en le traduisant, il faut donc non-seulement traduire sa pensée avec toutes ses nuances et dans toute son ampleur, mais encore rendre ou du moins faire sentir le caractère et le genre de force ou de beauté de son expression. Or c'est à quoi n'a pas toujours réussi Davanazati. Son secret, pour être aussi exact et même plus concis que Tacite, consistait habituellement à sacrifier tantôt quelques-uns des accessoires et des détails du texte, tantôt la noblesse, la richesse ou les fermes traits de son style, et ce dernier défaut est de beaucoup le plus fréquent dans cette traduction, d'ailleurs si remarquable. Mais le plus grand reproche que nous faisons à Davanazati, c'est de s'être permis, de propos délibéré, de substituer aux locutions de son auteur des locutions modernes qui en abâtissent le ton, et qui sont par conséquent contraires à la grandeur de l'histoire. Il a pensé, sans doute, que l'énergie et la vivacité du langage familier pouvaient être quelquefois avantageusement substituées à cette force et à cette majesté d'expression qui tiennent au caractère et à la hauteur de pensée et à la personnalité de l'écrivain.

Cette traduction n'en est pas moins une des meilleures du grand historien latin. C'est quand on la compare de près à l'original, quand on a vu que les plus beaux morceaux de Tacite sont ceux que Davanazati a le plus rapproché de lui, c'est quand on a remarqué la simplicité et souvent la force de sa manière d'écrire, que l'on sent et que l'on comprend les raisons de l'admiration et de l'estime singulière des meilleurs juges de l'Italie pour ces ouvrages. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire, avec certains critiques, que, plus on le relit, plus on sera porté, malgré les reproches qu'on peut lui faire, à lui accorder la palme sur tous les traducteurs de Tacite. Nous croyons que les traductions françaises du grand historien, celles notamment de Dot-

terville et de Bureau de La Malle, ne le cèdent en rien à celle de Davanazati, et l'emportent même sur son travail, si ce n'est par la beauté du langage, au moins par l'effort évident de rendre fidèlement jusqu'au scrupule à la pensée et au caractère de leur auteur.

DAVAO, ville de l'Océanie, archipel des Philippines, dans l'île de Mindanao, sur la côte S., au bord d'une petite anse qui porte le même nom, ch.-l. de la prov. de Nueva-Guipuzcon; 4,700 hab. Résidence du gouverneur civil et militaire. L'effort évident de rendre fidèlement jusqu'au scrupule à la pensée et au caractère de leur auteur.

DAVAUX (Jean-Baptiste), compositeur français, né en 1737 à la Côte-Saint-André (Dauphiné), mort en 1822. A l'âge de vingt-trois ans il se rendit à Paris, où il devint employé au ministère de la guerre, puis chef de division à la chancellerie de la Légion d'honneur. Davaux se livra avec succès à la composition, fit jouer, en 1783, un opéra-comique en deux actes, intitulé *Thodore*, et publia des *quatuors*, des *trios*, des *concertos*, des *symphonies* (1800-1810). — Son frère, Guillaume DAVAUX, né à la Côte-Saint-André en 1740, mort à Paris en 1822, obtint les fonctions d'intendant général de France par le crédit de la princesse de Guéméné, leur gouvernante.

DAVAUX (Marguerite), une de ces héroïnes d'amour, de dévouement et de courage que la Terreur fit naître en si grand nombre. Née à Bordeaux, elle avait épousé un lieutenant général du présidial de Riom. Son mari est arrêté comme suspect et conduit devant un proconsul, qui ordonne de le transférer à la Conciergerie de Paris. C'était un arrêt de mort. N'écoutant que son amour, Mme Davaux, toute jeune encore, belle, entourée d'hommages, veut partager le sort de son mari, vieillardi gémissant sous le poids de l'âge et des infirmités; elle veut être de moitié dans le sanglant sacrifice. Elle part, dans un chariot, avec le mari, malgré les gardes, sur la charrette à côté de M. Davaux, elle est emprisonnée avec lui, et, quelques mois après, le soutenant, l'encourageant, elle gravit avec lui les degrés de l'échafaud. M. Legouvé a, dans *les Femmes*, consacré quelques lignes à Mme Davaux, comme modèle, ce miracle d'amour conjugal. M. Louis Jourdan, dans son livre intitulé : *les Femmes devant l'échafaud* (1862), a reproduit la notice de M. Legouvé.

DAVAYAT, village et commune de France (Puy-de-Dôme), cant. de Combronde, arrond. de Clermont, à 6 kil. de Riom, au pied de montagnes de 360 mèt. d'élevation, sur un affluent de la Morgue; 556 hab. Curieux menhir de 4 m. 66 de hauteur.

DAVAYÉ, village et commune de France (Saône-et-Loire), cant. S., arrond. et à 8 kil. de Mâcon, sur un coteau au pied d'un col, d'une altitude de 151 m. 561 hab. Fond d'une mine minérale aux environs. Le vignoble de cette commune (207 hect.) est très-acidenté, le sol en est argilo-calcaire, le vin qu'on y récolte haut en couleur. Les meilleurs quartiers de vignoble se trouvent aux Champs de Franchy, au Peronet, aux Terres-Noires. Les davyayés rouges sont de bons ordinaires. Ils gagnent à rester plusieurs années en cerclés, avant d'être livrés au commerce. Ils sont d'abord très-couleur, ils perdent et même s'effritent, défauts qu'ils ne perdent qu'au bout de quatre ou cinq ans. — De la commune de Davayé dépend le hameau de *Cheignes*, où l'abbaye de Cluny avait un château qu'Abailard habita deux ans pour y rétablir sa santé.

DAVE, type de l'esclave rusé et intriguant dans la comédie latine. Dans le *Phormion* de Térence il n'a qu'un rôle secondaire et paraît dans une scène seulement. C'est dans l'*Andrienne* du même auteur qu'il faut étudier ce personnage. Simon veut marier son fils Pamphile de la fille de son voisin Chremès. Le jeune homme est follement épris d'une jeune fille qu'il a séduite chez une courtisane, et, désespéré des projets de son père, ne peut ni se résoudre à obéir ni se décider à résister. Il confie ses intérêts à son esclave Dave, grand artiste et digne de son maître. Celui-ci se met aussitôt à l'œuvre, et, durant cinq actes, il s'agit, il se démène, noue mille intrigues, qu'il rejette successivement, inquiète le père, met le fils à deux doigts de sa perte, sans être jamais ni à bout de ressources ni à court de paroles. Avec le vieux Simon, qui le menace à mots couverts, il fait l'étonné, joue l'innocence, et ne se rend qu'à la promesse formelle de bons coups de bâton; à Pamphile, qui lui reproche d'être le ressort de son père, il se soiffe, dans le plus cruel embarras, il répond fermement : « Mon devoir, Pamphile, est de faire tous mes efforts pour vous servir avec zèle le vôtre est de me pardonner quand je me trompe; au reste, congédiez-moi, si vous voulez, et trouvez mieux que moi, si vous pouvez. » L'intrigue est sa vie; il dirait volontiers comme Figaro : « Que l'on m'en donne trois ou quatre ensemble, bien embrouillées, bien difficiles à conduire... » A la fin de toutes ses menées sont converties par Simon, qui s'approprie à la punir sévèrement, et l'astucieux personnage est bien près d'aller finir ses jours au moulin, lorsqu'un dénouement inattendu, qui rend tout le monde heureux, le sauve de ce triste sort.

Ce personnage, que, sous diverses formes et sous divers noms, nous retrouvons souvent dans la comédie antique, n'est pas une fiction des poètes comiques. Il existait dans la société et y jouait son rôle comme un théâtre, chrétien inclinant au mysticisme, il fut un intriguant intelligent et rusé le soin de protéger leurs amours, de faciliter leurs caprices, de tromper l'avarice ou la sévérité paternelle. Beaucoup de Daves se chargeaient d'avoir ainsi de l'esprit pour leurs maîtres. (V. *Esclave* (1) dans la comédie antique.)

L'intrigue des *Fourberies de Scapin* a été prise par Molière dans le *Phormion*; mais le caractère de Scapin rappelle de tout point celui du Dave de l'*Andrienne*, et l'imitateur a surpassé le modèle. L'esclave latin n'est pas un intriguant timide après du valet français; l'audace de Scapin, sa verve inépuisable sont du meilleur comique; et quoique cette pièce du grand écrivain demeure bien inférieure à l'*Andrienne*, elle a le mérite de nous donner une idée de ce que peut être un Dave dans sa patrie, où il a droit au double jugement de La Bruyère : « Quelle élégance, quels caractères dans Térence! Dans Molière, quel feu, quelle source de bonne plaisanterie! »

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), patriote suisse, né à Cully, à l'ouest de Yverdon, le 16 août 1767, mort en 1793. Il était fils d'un ministre protestant qui lui fit donner une éducation soignée et l'envoya à Interlaken pour y apprendre l'allemand. Dès cette époque, le jeune Davel, rêveur, enthousiaste, d'une imagination vive et ardente, fut tourmenté de visions hallucinées, et ce fut un jour une belle inconnue lui pronostiquant qu'il serait un instrument d'élection dans la main de Dieu, qu'il accomplirait de grandes choses, qu'il avait reçu la mission de remplir, qu'il avait déjà voulu en faire un canton indépendant. Le jeune Davel se décida, probablement par suite de ses visions et des prédictions de la belle inconnue, à suivre la carrière des armes. Après avoir servi successivement en Piémont, en Hollande et en France, où il fut capitaine dans le régiment de Spaur, il revint dans sa patrie, où, grâce à son mérite, cette époque entre les guerres catholiques et les cantons protestants lui fournit bientôt l'occasion de se distinguer. Il contribua puissamment, par son courage et par ses talents militaires, à la victoire de Bremgarten, son sang-froid, à la victoire de Brugg, et se signala ensuite en défendant, avec 60 hommes seulement, le pont de Seiss, sur la Reuss, contre un corps de 6,000 hommes, et assura ainsi la retraite de ses compatriotes. Il fut meurtrier et décisive bataille de Villamagna, le 24 août 1792, et fut le début de l'acte d'entente avec les ennemis de la liberté, et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à rétablir, en faveur des protestants, l'issue de la journée, qui avait d'abord paru favorable aux catholiques. Cette bataille ayant été perdue, Davel retourna à Cully, près de Vevey, où, grâce à son petit patrimoine, il pouvait vivre à l'abri du besoin. Ami, estimé, considéré, bon, hospitalier, sincère, religieux, il jouissait de la réputation d'un excellent citoyen, d'un patriote et d'un homme, d'un militaire des plus distingués. Berne n'avait pas voulu être privée tout à fait de ses services, et il était l'un des quatre majors des milices du pays de Vaud, dignité des plus importantes parmi celles du canton.

Il vivait dans une paisible solitude, pour se consacrer à la culture de son champ, et à la pensée que sa vocation était de tenter une grande œuvre, il résolut de délivrer le pays de Vaud de la domination bernoise. Les Bernois après avoir, moitié de gré, moitié de force, converti le pays de Vaud à la Réforme, voulaient lui imposer le vieux formulaire de la foi calviniste connu sous le nom de *Consensus*, et bon nombre de pasteurs s'étaient refusés à subir cette violence. Davel crut que le moment d'agir était venu pour préparer son manifeste, réunir trois compagnies bien exercées, bien équipées, se mit à leur tête sous le prétexte de leur faire passer une revue à Lausanne, et arriva avec ses 500 hommes dans cette ville, le 31 mars 1793. Pendant qu'il traversait la grande rue et conduisait sa petite troupe sur la place de la cathédrale, un nommé Milot, qui remplaçait le bourgeois absent, avait convoqué le conseil, car on présumait qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Avant d'être instruit des projets de Davel, Milot entra dans l'assemblée, fit renouveler à ses membres le serment de fidélité à Berne, puis, après s'être entendu, on introduisit Davel. On le jura par de belles paroles tranquilles, on le félicita, on le félicita. M. Henri de Charrière de Neuchâtel à Berne; on lui fit proposer son plan d'insurrection et on écouta la lecture de son manifeste d'indépendance. Jamais comédie ne fut mieux jouée, perfidie mieux complotée. Davel, qui ne se doutait nullement de ce qui se passait, fut entraîné par les Bernois à se joindre à eux. Pendant ce temps-là, on prenait des mesures de sûreté. Les hommes du major étaient disséminés dans les faubourgs, par billets de logement; d'autres trouves étaient appelées en secret; et les bourgeois gardaient les portes de la ville *fidèle*; de plus, la municipalité passait la nuit à l'hôtel de ville, par précaution.

Le lendemain matin, Davel, gai, confiant, plein d'espoir, se disposait à monter à cheval, lorsqu'il fut arrêté par le capitaine de ville Descombes, et emprisonné au château. Après avoir été soumis à la torture ordinaire, et *extraordinaire*, qu'il supporta avec la plus grande fermeté, et sans faire aucun aveu, Davel fut condamné comme séducteur, rebelle, traître et parjure à son serment de fidélité envers la métropole, à avoir le poing brisé, à être ensuite décapité. Protestant fervent, chrétien inclinant au mysticisme, il fut un intriguant intelligent et rusé le soin de protéger leurs amours, de faciliter leurs caprices, de tromper l'avarice ou la sévérité paternelle. Beaucoup de Daves se chargeaient d'avoir ainsi de l'esprit pour leurs maîtres. (V. *Esclave* (1) dans la comédie antique.)

DAVENANT (Jean), théologien de l'Eglise anglicane, né à Londres en 1570, mort en 1641. Il occupa une chaire de théologie à Cambridge en 1609, et devint, en 1614, principal du collège de la Reine. Lorsqu'en 1618 Jacques Ier envoya une députation de théologiens au synode de Dort, il choisit en première ligne Davenant, et, pour le récompenser de ses services, l'éleva, quatre ans après, au siège épiscopal de Salisbury. S'étant engagé dans les controverses sur la prédestination, malgré la défense royale, Davenant tomba en disgrâce, et il passa les dernières années de sa vie dans le chagrin. Le but de ses travaux, qu'on ne saurait trop louer, était de rapprocher et de rapprocher entre les chrétiens des diverses communions. Il perdit ses efforts à la poursuite de cette noble chimère. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Exposition* (latine) de *Léptre de saint Paul aux Colossiens* (Cambridge, 1639); *Préface de la messe* (latine) en réponse à *son décret capitulatif de justice controversarium, primo; de justitia habituali et actuali*, armo (1631, in-fol.); *Observations sur un traité récemment publié, et intitulé : Dieu manifestant son amour pour le genre humain en récompense son décret de damnation* (1641). Les anglicans lui reprochèrent de se rapprocher des doctrines calvinistes.

DAVENANT (sir William), dramaturge anglais, né à Oxford en 1665, mort en 1668. Son père tenait à Oxford un hôtel où, dans ses voyages entre Londres et cette dernière ville, Shakspeare avait l'habitude de s'arrêter; aussi,

d'après une chronique scandaleuse, qui ne repose, d'ailleurs, sur aucune autorité bien certaine, Davenant serait le fils naturel du grand poète. Ce qu'il y a de vrai, toutefois, c'est qu'il existait une ressemblance singulière entre lui et Shakspeare, et que ce dernier éprouvait pour Davenant une vive affection. A l'âge de dix ans, le jeune Davenant composa un sonnet « en mémoire de master William Shakspeare, » quittant le collège avant d'avoir achevé ses études, il entra comme page, d'abord au service de la duchesse de Richmond, puis à celui de lord Brooke, qui, homme de lettres lui-même, prit plaisir à encourager les aptitudes du jeune poète. Vers 1638, il se fit connaître par diverses pièces travesties (*masques*), qui furent représentées à la cour par la noblesse des deux sexes. En 1638, à la mort de Ben Jonson, il fut nommé poète lauréat (poète de la cour). Pendant la guerre civile, il resta attaché à la cause royale; pour le récompenser de sa fidélité, le roi l'anoblit et le fit lieutenant général d'artillerie, poste singulièrement choisi pour un écrivain. Arrêté comme royaliste, il partit en s'échappant et se réfugia en France. Tandis qu'il était à la cour de la reine Henriette, il organisa une expédition d'artistes français, qui lui voulait conduire en Virginie. Mais le bâtiment qu'il montait fut capturé par un navire du parlement et fut brûlé. L'affaire et conduit en Angleterre. Après deux années d'incarcération, il fut mis en liberté, grâce à l'intercession du poète Milton. Se trouvant sans moyens d'existence et les compositions théâtrales étant alors proscrites, il composa cette tète et la fit brüler par le bourreau, ce qui fut un acte de désespoir. Il fut reçu à la cour, et de lui témoignèrent sa reconnaissance par le service qu'il en avait autrefois reçu. Comme directeur du théâtre de la cour, sous Charles II, il fit faire à l'art scénique de notables progrès, introduisit les changements de décors, la diversité et la richesse des costumes. C'est à lui qu'est due l'attention portée depuis aux accessoires en général. Ses œuvres consistent en pièces de vers et en drames, dont le meilleur est le *Siege de Rhodes*. Il est également l'auteur d'un poème épique, assez lourd de style, intitulé *Gondibert*, qui eut néanmoins un assez grand succès lors de son apparition, mais qui ne tarda pas à tomber dans un oubli mérité.

DAVENANT (Charles), écrivain politique anglais, fils aîné du précédent, né en 1656, mort en 1714. Docteur en droit, membre du parlement, en 1685, en 1688 et en 1700, il fut nommé, en 1703, inspecteur général des importations et des exportations, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Dans sa jeunesse, il composa une tragédie, intitulée *Ulysse*, dans laquelle il rempli lui-même un rôle. Mais, et surtout comme économiste et écrivain politique qu'il s'acquies une grande réputation. Parmi ses ouvrages en ce genre, il faut citer : *Essai sur les moyens de subvenir aux frais de la guerre* (1697); *Essai sur les méthodes probables d'assurer l'avantage à un peuple dans la balance du commerce* (1699, in-8°); *Essai sur la balance du pouvoir; le droit de faire la guerre, la paix et les alliances; la monarchie universelle* (1701); *Essai sur le droit de l'intérieur et la guerre au dehors* (1701); *Observations sur l'état présent des affaires* (1710, 2 vol.). Un choix des *Œuvres politiques et commerciales* de Davenant a été publié par Charles Withworth (Londres, 1717, 5 vol. in-8°).

DAVENANT (Guillaume), frère du précédent, mort en 1681. Il est l'auteur d'une traduction anglaise des *Observations sur les grands historiens grecs et latins*, par La Mothe-le-Vayer. Il se noya en se baignant dans un ruisseau des environs de Paris, où il accompagnait, comme gouverneur, Robert de Putney.

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur, né à Paris en 1789. Il a été, de 1844 à 1848, chef de division de l'administration communale et hospitalière, et de 1849 à 1859, directeur de l'administration générale de l'assistance publique à Paris. M. Davenne a donné de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du droit*, le *Dictionnaire général*, le *Dictionnaire de droit*, etc., et a publié : *Recueil méthodique et raisonné des lois et règlements sur la voirie*, etc. (Paris, 1824); *Régime administratif et financier des communes* (Paris, 1840); *Législation et principes de la voirie urbaine* (Paris, 1840).

DAVENPORT, ville des Etats-Unis, capitale du comté de Scott-Iowa, sur la rive droite du Mississippi, au bas des rapides (Illinois); 16,677 hab. Davenport est une des belles villes de l'Union. Elle est en communication directe avec Chicago par le chemin de fer de Chicago et de Rocke-Island, et avec la ville d'Iowa par le chemin de fer de Mississippi et du Missouri. Un magnifique pont relie les deux villes de Davenport et de Rocke-Island. Davenport possède des manufactures de briques, de voitures, de charnières, de locomotives, de sautoirs, etc. Les importations s'élevèrent à 53,099 tonnes, et les exportations à 34,157. Siège du collège d'Iowa. Ecoles publiques; bibliothèques; banques. Davenport a été colonisé en 1836. L'Petite

ville des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York; 2,500 hab.

DAVENPORT (Jean), théologien anglais, né en 1697 à Coventry, mort en 1668. Il appartenait à la secte des puritains, et s'acquies une grande réputation comme prédicateur. Inquiété à cause de ses opinions, il passa en Hollande, puis en Amérique (1637), y jeta les fondements de la colonie de Newhaven, dans le Connecticut, et mourut à Boston. On a de lui quelques ouvrages de théologie, depuis longtemps oubliés.

DAVENPORT (Christophe), théologien anglais, frère du précédent, né en 1598 à Coventry, mort en 1680. Il abandonna le protestantisme, se fit franciscain, prit le nom de *Franois de Saint-Clair*, et devint chapelain de la reine Henriette. Médi d'une façon très-active à la polémique religieuse du temps, il mena une vie errante pendant la révolution qui détermina la chute de Charles Ier, et fut nommé, après le retour de Charles II, chapelain de la reine Catherine de Bragançe, et provincial de son ordre. Ses ouvrages ont été publiés à Douai (1665, 2 vol. in-fol.).

DAVENPORT (les frères), habiles prestidigitateurs américains et prétendus médiums, qui firent pour la première fois apparition à Paris en 1865; nés, l'un vers 1840, l'autre vers 1845.

On sait tout le bruit qu'il s'est fait autour du nom placé à côté de cet artifice, et que le monde se souvient encore de la miraculeuse armoire des frères Davenport. C'est qu'en effet le triomphe définitif du spiritisme, dans cette circonstance, était de nature à impressionner vivement deux classes de gens, dont l'une est très-nombreuse en esprit, et dont l'autre très-puissante. Tous les esprits faibles que le merveilleux attire, que la pensée du diable effraye, mais qui seraient désolés de ne plus croire au diable ou aux esprits de l'autre monde, précisément parce que cela les priverait à jamais du plaisir qu'ils goûtent à se sentir effrayés, se promirent de se plonger avec délices dans les terreurs du merveilleux spectacle qu'on leur jetait par terre; la réalité des miracles est facile à surprendre, mais plus habiles à calculer les conséquences lointaines des choses, si Satan ou les esprits venaient faire une nouvelle irruption sur la terre, le rationalisme, le matérialisme, se seraient trouvés au même état d'attente, et bientôt ils pourraient entonner le *De profundis* sur le règne de la raison pure et du sens commun. Que le succès couronne l'entreprise des Davenport, et voilà tous les arguments contre le surnaturalisme jetés par terre; la réalité des miracles est prouvée par le fait, et les libres penseurs n'ont plus qu'à courber la tête. Mais, à magicien magicien et demi : on avait compté sans le pouvoir pour lui; la réalité des miracles est prouvée par le fait, et les libres penseurs n'ont plus qu'à courber la tête. Mais, à magicien magicien et demi : on avait compté sans le pouvoir pour lui; la réalité des miracles est prouvée par le fait, et les libres penseurs n'ont plus qu'à courber la tête.

DAVENPORT (Charles), écrivain politique anglais, fils aîné du précédent, né en 1656, mort en 1714. Docteur en droit, membre du parlement, en 1685, en 1688 et en 1700, il fut nommé, en 1703, inspecteur général des importations et des exportations, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Dans sa jeunesse, il composa une tragédie, intitulée *Ulysse*, dans laquelle il rempli lui-même un rôle. Mais, et surtout comme économiste et écrivain politique qu'il s'acquies une grande réputation. Parmi ses ouvrages en ce genre, il faut citer : *Essai sur les moyens de subvenir aux frais de la guerre* (1697); *Essai sur les méthodes probables d'assurer l'avantage à un peuple dans la balance du commerce* (1699, in-8°); *Essai sur la balance du pouvoir; le droit de faire la guerre, la paix et les alliances; la monarchie universelle* (1701); *Essai sur le droit de l'intérieur et la guerre au dehors* (1701); *Observations sur l'état présent des affaires* (1710, 2 vol.). Un choix des *Œuvres politiques et commerciales* de Davenant a été publié par Charles Withworth (Londres, 1717, 5 vol. in-8°).

DAVENANT (Guillaume), frère du précédent, mort en 1681. Il est l'auteur d'une traduction anglaise des *Observations sur les grands historiens grecs et latins*, par La Mothe-le-Vayer. Il se noya en se baignant dans un ruisseau des environs de Paris, où il accompagnait, comme gouverneur, Robert de Putney.

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur, né à Paris en 1789. Il a été, de 1844 à 1848, chef de division de l'administration communale et hospitalière, et de 1849 à 1859, directeur de l'administration générale de l'assistance publique à Paris. M. Davenne a donné de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du droit*, le *Dictionnaire général*, le *Dictionnaire de droit*, etc., et a publié : *Recueil méthodique et raisonné des lois et règlements sur la voirie*, etc. (Paris, 1824); *Régime administratif et financier des communes* (Paris, 1840); *Législation et principes de la voirie urbaine* (Paris, 1840).

DAVENPORT, ville des Etats-Unis, capitale du comté de Scott-Iowa, sur la rive droite du Mississippi, au bas des rapides (Illinois); 16,677 hab. Davenport est une des belles villes de l'Union. Elle est en communication directe avec Chicago par le chemin de fer de Chicago et de Rocke-Island, et avec la ville d'Iowa par le chemin de fer de Mississippi et du Missouri. Un magnifique pont relie les deux villes de Davenport et de Rocke-Island. Davenport possède des manufactures de briques, de voitures, de charnières, de locomotives, de sautoirs, etc. Les importations s'élevèrent à 53,099 tonnes, et les exportations à 34,157. Siège du collège d'Iowa. Ecoles publiques; bibliothèques; banques. Davenport a été colonisé en 1836. L'Petite

ville des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York; 2,500 hab.

DAVENPORT (Jean), théologien anglais, né en 1697 à Coventry, mort en 1668. Il appartenait à la secte des puritains, et s'acquies une grande réputation comme prédicateur. Inquiété à cause de ses opinions, il passa en Hollande, puis en Amérique (1637), y jeta les fondements de la colonie de Newhaven, dans le Connecticut, et mourut à Boston. On a de lui quelques ouvrages de théologie, depuis longtemps oubliés.

DAVENPORT (Christophe), théologien anglais, frère du précédent, né en 1598 à Coventry, mort en 1680. Il abandonna le protestantisme, se fit franciscain, prit le nom de *Franois de Saint-Clair*, et devint chapelain de la reine Henriette. Médi d'une façon très-active à la polémique religieuse du temps, il mena une vie errante pendant la révolution qui détermina la chute de Charles Ier, et fut nommé, après le retour de Charles II, chapelain de la reine Catherine de Bragançe, et provincial de son ordre. Ses ouvrages ont été publiés à Douai (1665, 2 vol. in-fol.).

DAVENPORT (les frères), habiles prestidigitateurs américains et prétendus médiums, qui firent pour la première fois apparition à Paris en 1865; nés, l'un vers 1840, l'autre vers 1845.

On sait tout le bruit qu'il s'est fait autour du nom placé à côté de cet artifice, et que le monde se souvient encore de la miraculeuse armoire des frères Davenport. C'est qu'en effet le triomphe définitif du spiritisme, dans cette circonstance, était de nature à impressionner vivement deux classes de gens, dont l'une est très-nombreuse en esprit, et dont l'autre très-puissante. Tous les esprits faibles que le merveilleux attire, que la pensée du diable effraye, mais qui seraient désolés de ne plus croire au diable ou aux esprits de l'autre monde, précisément parce que cela les priverait à jamais du plaisir qu'ils goûtent à se sentir effrayés, se promirent de se plonger avec délices dans les terreurs du merveilleux spectacle qu'on leur jetait par terre; la réalité des miracles est facile à surprendre, mais plus habiles à calculer les conséquences lointaines des choses, si Satan ou les esprits venaient faire une nouvelle irruption sur la terre, le rationalisme, le matérialisme, se seraient trouvés au même état d'attente, et bientôt ils pourraient entonner le *De profundis* sur le règne de la raison pure et du sens commun. Que le succès couronne l'entreprise des Davenport, et voilà tous les arguments contre le surnaturalisme jetés par terre; la réalité des miracles est prouvée par le fait, et les libres penseurs n'ont plus qu'à courber la tête. Mais, à magicien magicien et demi : on avait compté sans le pouvoir pour lui; la réalité des miracles est prouvée par le fait, et les libres penseurs n'ont plus qu'à courber la tête.

DAVENPORT (Charles), écrivain politique anglais, fils aîné du précédent, né en 1656, mort en 1714. Docteur en droit, membre du parlement, en 1685, en 1688 et en 1700, il fut nommé, en 1703, inspecteur général des importations et des exportations, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Dans sa jeunesse, il composa une tragédie, intitulée *Ulysse*, dans laquelle il rempli lui-même un rôle. Mais, et surtout comme économiste et écrivain politique qu'il s'acquies une grande réputation. Parmi ses ouvrages en ce genre, il faut citer : *Essai sur les moyens de subvenir aux frais de la guerre* (1697); *Essai sur les méthodes probables d'assurer l'avantage à un peuple dans la balance du commerce* (1699, in-8°); *Essai sur la balance du pouvoir; le droit de faire la guerre, la paix et les alliances; la monarchie universelle* (1701); *Essai sur le droit de l'intérieur et la guerre au dehors* (1701); *Observations sur l'état présent des affaires* (1710, 2 vol.). Un choix des *Œuvres politiques et commerciales* de Davenant a été publié par Charles Withworth (Londres, 1717, 5 vol. in-8°).

DAVENANT (Guillaume), frère du précédent, mort en 1681. Il est l'auteur d'une traduction anglaise des *Observations sur les grands historiens grecs et latins*, par La Mothe-le-Vayer. Il se noya en se baignant dans un ruisseau des environs de Paris, où il accompagnait, comme gouverneur, Robert de Putney.

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur, né à Paris en 1789. Il a été, de 1844 à 1848, chef de division de l'administration communale et hospitalière, et de 1849 à 1859, directeur de l'administration générale de l'assistance publique à Paris. M. Davenne a donné de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du droit*, le *Dictionnaire général*, le *Dictionnaire de droit*, etc., et a publié : *Recueil méthodique et raisonné des lois et règlements sur la voirie*, etc. (Paris, 1824); *Régime administratif et financier des communes* (Paris, 1840); *Législation et principes de la voirie urbaine* (Paris, 1840).

DAVENPORT, ville des Etats-Unis, capitale du comté de Scott-Iowa, sur la rive droite du Mississippi, au bas des rapides (Illinois); 16,677 hab. Davenport est une des belles villes de l'Union. Elle est en communication directe avec Chicago par le chemin de fer de Chicago et de Rocke-Island, et avec la ville d'Iowa par le chemin de fer de Mississippi et du Missouri. Un magnifique pont relie les deux villes de Davenport et de Rocke-Island. Davenport possède des manufactures de briques, de voitures, de charnières, de locomotives, de sautoirs, etc. Les importations s'élevèrent à 53,099 tonnes, et les exportations à 34,157. Siège du collège d'Iowa. Ecoles publiques; bibliothèques; banques. Davenport a été colonisé en 1836. L'Petite

ville des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York; 2,500 hab.

DAVENPORT (Jean), théologien anglais, né en 1697 à Coventry, mort en 1668. Il appartenait à la secte des puritains, et s'acquies une grande réputation comme prédicateur. Inquiété à cause de ses opinions, il passa en Hollande, puis en Amérique (1637), y jeta les fondements de la colonie de Newhaven, dans le Connecticut, et mourut à Boston. On a de lui quelques ouvrages de théologie, depuis longtemps oubliés.

DAVENPORT (Christophe), théologien anglais, frère du précédent, né en 1598 à Coventry, mort en 1680. Il abandonna le protestantisme, se fit franciscain, prit le nom de *Franois de Saint-Clair*, et devint chapelain de la reine Henriette. Médi d'une façon très-active à la polémique religieuse du temps, il mena une vie errante pendant la révolution qui détermina la chute de Charles Ier, et fut nommé, après le retour de Charles II, chapelain de la reine Catherine de Bragançe, et provincial de son ordre. Ses ouvrages ont été publiés à Douai (1665, 2 vol. in-fol.).

DAVENPORT (les frères), habiles prestidigitateurs américains et prétendus médiums, qui firent pour la première fois apparition à Paris en 1865; nés, l'un vers 1840, l'autre vers 1845.

On sait tout le bruit qu'il s'est fait autour du nom placé à côté de cet artifice, et que le monde se souvient encore de la miraculeuse armoire des frères Davenport. C'est qu'en effet le triomphe définitif du spiritisme, dans cette circonstance, était de nature à impressionner vivement deux classes de gens, dont l'une est très-nombreuse en esprit, et dont l'autre très-puissante. Tous les esprits faibles que le merveilleux attire, que la pensée du diable effraye, mais qui seraient désolés de ne plus croire au diable ou aux esprits de l'autre monde, précisément parce que cela les priverait à jamais du plaisir qu'ils goûtent à se sentir effrayés, se promirent de se plonger avec délices dans les terreurs du merveilleux spectacle qu'on leur jetait par terre; la réalité des miracles est facile à surprendre, mais plus habiles à calculer les conséquences lointaines des choses, si Satan ou les

longues et diffuses explications qui lassent enfin le public. On demanda à grands cris les Davenport. Ceux-ci paraissent, et le tumulte s'apaise.

Enfin, le spectacle va commencer! Pas encore! Les acteurs sont bien en scène, leur armoire est bien ouverte à trois battants pour les recevoir, mais leur ignorance de notre langue, leur désir affecté ou sincère d'un contrôle sérieux, l'empêchement avec lequel ils acceptent tout événement mystérieux, tout événement qui les mettrait à forcer le mandataire de l'incrédulité publique (hélas! c'était toujours nous), à fourrer son nez partout, amènent des longueurs et encore des longueurs. Il vaudrait mieux tromper les gens et les tromper plus vite. On gronde, on chante, on siffle, on rit aux éclats, on hurle, on se fâche.

Pendant ce temps difficile, nous nous acquitions des fonctions qui nous ont été déléguées; nous vérifions, nous sondons, nous faisons tout; puis, après examen des cordes qui doivent nous servir, nous attachons de notre mieux les deux frères sur les bancs de leur armoire. Le public, interrogé par l'interprète, répond en chœur qu'il est satisfait de notre travail. Mais, un monsieur aux cheveux blancs, que l'on m'a dit depuis être un ingénieur, se lève. « Ces messieurs, dit-il, sont sincèrement liés, mais mal attachés; je vais les garrotter moi-même de telle sorte qu'ils ne pourront se défaire. » Il exerce, et ce qu'il a dit, est étayé par la place d'un air de triomphateur. Les portes de l'armoire se ferment sur les deux frères, qui, quelques minutes après, paraissent détachés de leurs liens. On applaudit. Les Davenport avaient donc réussi à faire l'impasse sur le mystère de leurs tours de cordes, lorsque le monsieur blond, qui tient à venger sa défaite, s'élança impétueusement sur l'estrade et s'écria: « On nous trompe; c'est une indigne mystification: la planche sur laquelle ces messieurs ont été attachés est bascule et leur permet de se détacher. » Disant ceci, il applique un vigoureux coup de poing sur la planche qui se brise avec fracas.

Ainsi qu'il arrive lorsqu'on retire une chaise sur laquelle on est assis, l'un des frères Davenport tombe naturellement par terre. Toute la salle se lève aussitôt; la tempête est partout; chacun quitte sa place et devient son propre délégué; tout le monde est sur l'estrade. On parle aux gens qu'on ne connaît pas, exactement comme les jours d'émeute. M. Hertz commence à trembler pour sa salle. Entrée des sergents de ville vive et animée, et, sur l'ordre formel du commissaire de police, la séance est levée.

À l'heure nocturne où l'écrit ces lignes, mardi minuit, on ne parle que des Davenport sur le boulevard en tumulte. On les cotera en baisse à la bourse de demain. L'impression qui me parait dominer, c'est qu'ils ont été exécutés avec une certaine férocité de mauvais goût et non jugés. En effet, la pire des choses haïssables, à mon gré, c'est la violence. Elle souille les meilleures causes, et nous détacherait du bon droit lui-même quand elle se met à suivre son drapeau. J'admets que les frères Davenport soient des imposteurs, et même des imposteurs sans habileté; toujours est-il que, dans leur Waterloo de la salle Hertz, le public s'est montré brutal; donc, à mes yeux, le public a eu tort même en ayant raison.

À en juger par la réception qui venait de leur être faite, les frères Davenport durent avoir une singulière idée de l'hospitalité française. Bien d'autres à leur place se seraient découragés à la suite d'un tel accueil et auraient bravement abandonné la partie. Mais ils avaient à cœur de prendre une revanche avec leur bouillant contradicteur qu'ils regardaient, avec quelque raison, comme le principal instigateur de leur désastreuse mésaventure. Dès le lendemain, ils engagèrent quelques notabilités de la presse à venir visiter leur armoire, tandis qu'on en réparait les dégâts. Ils prouvèrent facilement que les traverses articulées, signalées par leur contradicteur, n'existaient que dans son imagination, et que les charnières et parties mobiles du meuble n'avaient d'autre but que de pouvoir se replier sur elles-mêmes pour la facilité de l'emballage.

Le triomphe du bouillant ingénieur fut donc de courte durée; il fut pire, le jour même, dans plusieurs journaux (l'Époque, le Temps et la Patrie) l'entre-filet suivant: « M. D., qui a cru avoir découvert le truc, et qui nous avait fait, jusqu'à hier soir, partager sa conviction, s'est aujourd'hui complètement converti. L'intérieur desquelles il est absolument impossible d'introduire le moindre mécanisme. Dessus, dessous, de côté, nous ne découvrons absolument rien de suspect et nous avons beau regarder, frapper les murailles, soulever les tapis, déplacer les chaises, nous sommes forcés de convenir que, s'il y a des trucs, ils sont absolument, mais absolument invisibles. »

Encouragés par cette déclaration, les Davenport firent insérer dans les journaux une lettre dans laquelle, tout en protestant contre la violence dont ils avaient été l'objet, ils annonçaient leur intention de continuer le cours de leurs représentations. En voici un extrait: « M. D., l'ingénieur qui, après avoir

escaladé, s'est écrié: « Nous sommes dupes d'une odieuse mystification! » a, pour justifier son exclamation, violemment brié une innocente traverse soutenant le siège sur lequel l'un de nous était assis et garrotté. Cette traverse est en chêne plein et ne renferme aucun ressort ni truc; elle n'est sortie de sa place parce qu'elle a été brisée en éclats. Nous venions personnellement M. D. lui-même à venir vérifier ce fait et à reconnaître calmement son erreur.

Notre armoire peut être visitée par tout le monde; elle ne contient aucune disposition qui puisse favoriser les phénomènes qui s'y produisent. Du reste, quiconque voudra nous fournir un meuble de même forme et de même dimension que le nôtre et construit sans notre intervention, pourra se convaincre que la séance du 12 septembre n'a été qu'une suite de démonstrations hostiles et malveillantes. Nous nous serions inclinés devant un jugement rendu avec calme et équité; nous protestons de toutes nos forces et de toute notre légitime indignation contre les injures et les brutalités auxquelles depuis quelque temps nous avons été en butte et nous appelons tout joyeusement du jugement d'une foule égarée et partielle aux investigations sérieuses et honnêtes de personnes désintéressées et même prévenues contre nous. C'est dans ce but que nous continuerons à donner nos séances à la salle Hertz, ne manquant pas un instant on doute le résultat définitif de notre apparition en public.

Les frères Davenport donneront, en effet, une série de séances qu'ils eurent le bon esprit de présenter dans un local moins vaste que celui de la salle Hertz, et par conséquent plus convenable pour ce genre de spectacle. Ces soirées se passent avec un calme relatif. Il y avait bien de temps à autre quelques petites attaques ou quelques persiflages, mais jamais ces scènes ne dégénéraient en désordre. Elles touchaient le public souvent au comique et laissaient les rieurs tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre.

J'ai assisté plusieurs fois à ces séances, et je m'y amusais comme je l'eusse fait devant des tours d'escamotage bien exécutés; car je savais que moi-même, en tant que spectateur, je n'en aurais pas eu d'autres manifestations spiritées des deux frères, et j'ai ri bien souvent de l'aplomb avec lequel ils se posaient comme intermédiaires passifs des esprits d'un autre monde. Déclarons-le hautement, les Davenport n'étaient que de vulgaires prestidigitateurs qui, pour donner plus d'éclat à leur séance, avaient jugé à propos d'attribuer à des exercices purement manuels l'intervention surnaturelle des esprits. Au point de vue de l'exploitation de leur spectacle, ils avaient grandement raison, puisque, jusqu'à l'époque de leur mésaventure de la salle Hertz, ils avaient récolté d'énormes recettes. Ce n'était alors, à proprement parler, ni des tours de cordes ni des danses de guitare qu'on allait voir; on se rendait aux manifestations spiritées pour être témoin de faits surnaturels et inexplicables, et c'est pour cela seulement qu'on se décidait à donner 25 fr. d'entrée. En fin de compte, les exercices des frères américains étaient très-intéressants; la mise en scène en était bien agencée pour produire l'illusion de faits surnaturels, et, quelle que fût l'opinion sur la nature de ce spectacle, on en était toujours très-impressionné. Pour donner au lecteur une idée de cette séance, je vais en faire ici le récit exact, en rendant compte également de l'impression que je l'ai vu produire sur l'assistance. Une fois ces faits merveilleux connus, je me propose de les faire suivre d'explications sur la manière dont ils étaient produits.

SEANCE DES FRÈRES DAVENPORT. Première partie. L'ARMOIRE. — Nous sommes dans un salon appartenant aux dépendances de la salle Hertz, rue de la Victoire, salon qui peut contenir une soixantaine de personnes. La pièce est divisée en deux parties égales par une balustrade de 1 mètre de hauteur. D'un côté sont les sièges réservés aux spectateurs, et de l'autre l'armoire qui doit servir à la séance. Ce meuble, d'une construction aussi frêle que possible, est monté sur des tréteaux; il ne peut contenir que trois personnes assises ou debout. Aux parois intérieures de l'armoire sont appendus divers instruments, tels que violon, guitarre, trompette, tambour de basque et sonnette. Trois portes, en se fermant, lorsque les besoins de la chose l'exigent, peuvent dérober les médiums aux regards du public.

Avant de commencer la séance, plusieurs spectateurs sont priés de passer dans l'enceinte privée et de se placer en cercle autour du meuble, afin de former un obstacle à toute communication avec l'extérieur. Il s'agit d'abord de garrotter les deux Américains. Tous les assistants s'accordent à désigner, pour l'exécution de cette œuvre délicate, un ancien officier de marine expert en nœuds de toute sorte et en l'histoire des précautions contre les trucs et les surprises, et l'on se dispose au garrotage.

Les Américains montent dans l'armoire et s'assoient sur les bancs auxquels on doit les

attacher. Le marin délégué prend une corde, il la marque pour s'assurer qu'elle ne sera pas changée; il constate sa longueur; puis, à l'aide de nœuds dits nœuds marins, réputés, jusqu'ici, inexplicables, il attache successivement les deux frères; il fixe leurs bras près du corps, leur lie solidement les jambes; il les enlace enfin et les amarre de telle sorte sur leurs bancs et sur les traverses que chacun regarde la défaite des Américains comme assurée; ils vont, à coup sûr, être forcés de demander grâce.

Nous avons dit que l'armoire avait trois portes; dans celle du milieu est pratiquée, à hauteur d'homme, une ouverture en forme de losange, en forme d'abord, en même temps, les deux portes de côté, puis la porte du milieu; mais, chose incroyable, à peine cette dernière vient-elle d'être poussée que l'on voit apparaître, par l'ouverture susdite, les bras du prisonnier de droite, rouges encore des étreintes du fameux nœud marin. La surprise, le saisissement, la stupefaction du public ne peuvent se dépeindre; on hésite à croire ce que l'on voit; on se regarde pour fixer ses idées sur celles de son voisin; mais chacun se trouvant suffisamment intrigué ne peut fournir aucun éclaircissement. On se récrie alors et l'on paye aux artistes un juste tribut d'applaudissements.

Bientôt on ouvre les trois portes et l'on voit les deux frères, le sourire sur les lèvres, descendant de l'armoire dégagés de leurs liens, qu'ils tiennent à la main. On avait passé plus de dix minutes à les garrotter; une minute leur avait suffi pour se dégager.

Ce premier fait accompli, les jeunes gens se dirigent vers l'armoire, ils s'y assoient, on pose le paquet de cordes à leurs pieds et on ferme les portes. Deux minutes après on ouvre et on voit les médiums garrottés de nouveau; ils se sont attachés eux-mêmes dans l'obscurité, et leurs mains sont solidement liées derrière le dos. On profite de ces attaches et on les déclare aussi solides que les premières. Il est bon de rappeler que, pendant toute la séance, quelques spectateurs entourant constamment l'armoire, que ce meuble est tenu dans un état de clarté suffisante pour permettre de tout distinguer.

Maintenant vont se passer les faits les plus étonnants: on ferme les portes aussi vivement que possible, mais le dernier des battants de l'armoire des cordes et le plus étrange concert se fait entendre: le violon s'anime sous un archet fermement conduit, la guitare résonne, le tambour de basque marque la mesure, la sonnette carillonne et quant à nous, nous sommes en silence et nous nous regardons les uns les autres avec une curiosité croissante. Parfois une succession de bruits, de chocs, de coups se joint à cette infernale musique. Puis tout à coup le silence se fait, et l'on voit un buste passer en entier par la lucarne en agitant la sonnette avec frénésie.

À l'instant où le concert est le plus étourdissant, si l'on ouvre brusquement les portes de l'armoire, on remarque que les instruments sont à la place qu'ils occupaient et que les deux frères sont immobiles sur leurs bancs, qu'ils sont liés comme précédemment. Les portes refermées, le bachanal recommence, et, chaque fois qu'on ouvre, on reconnaît que les médiums sont calmes, tranquilles et toujours garrottés. D'oublier de dire que, à chacune des manifestations spiritées, le cornet et la sonnette sont lancés par la lucarne et viennent tomber aux pieds des spectateurs.

Pour contrôler ces espérances luitins, on prie l'un des assistants de se diriger vers l'armoire et de se placer dans l'armoire entre les deux frères. Un délégué est envoyé: il se place sur le banc du milieu, et, pour se mettre en garde contre toute coopération de sa part, on lui attache une main sur l'épaule de l'un des deux frères et l'autre main sur le genou de l'autre frère. On est assuré de plus qu'aucun mouvement des médiums ne pourra avoir lieu sans que le délégué s'en aperçoive. Les portes une fois fermées, le sabbat se fait entendre de nouveau dans l'armoire et tous les instruments s'écrient à qui mieux mieux. Ce bachanal cesse au bout d'un instant; on ouvre les portes et l'on aperçoit le malheureux visiteur la tête enveloppée de son propre mouchoir de poche et coiffé du tambour de basque, tandis que sa cravate est régulièrement nouée autour du cou de son voisin de droite, et que ses lunettes sont sur le nez de son voisin de gauche; sa montre est dans le mouchoir de poche et coiffé de l'autre. Le délégué, une fois dégagé de ses entraves est aussitôt entouré, questionné; il déclare qu'il n'a senti qu'un petit frôlement sur le nez. À l'instant où, du même coup, il était couvert du mouchoir et délégué, on se met à parler, et l'on peut donner aucune autre explication. Cependant les poignets des médiums sont toujours solidement attachés derrière leur dos. On apporte de la farine, et, à l'aide d'une cuiller, on en met dans les deux mains et dans l'histoire des portes ne sont pas plus tôt fermées que l'habit de l'un des reclus passe par la lucarne. On ouvre vivement, on vérifie les ligatures; on reforme de nouveau, et deux minutes ne se sont pas écoulées que les deux frères descendent de l'armoire entièrement dégagés de leurs liens; ils s'avancent vers les spectateurs et leur montrent que leurs mains sont encore remplies de la farine que l'on y avait

mise. Il faut dire que les jeunes gens sont habillés de noir et que pas le moindre vestige de farine ne se trouve sur leurs vêtements.

— Deuxième partie. LES TÉNÉBRAS. La disposition scénique de la séance est des plus simples: l'armoire et ses tréteaux ayant été enlevés, tandis qu'un autre spectateur reçoit sur ses genoux comme un vêtement deux guitares et un tambour de basque, que nous avons vu figurer dans la première partie de la séance.

Ces préparations, qui ont été faites avec beaucoup de calme, ont donné aux deux frères la salle voisine. Ils reviennent bientôt prendre place sur deux chaises longues, de chaque côté de la table. Ils déposent à leurs pieds chacun un paquet de cordes.

Sur la demande qu'ils en font faire par l'interprète, par l'ouverture susdite, des personnes viennent s'asseoir près des Américains, et, se tenant toutes par les mains, forment autour d'eux un cercle impénétrable. Deux bancs de gaz, placés de chaque côté de l'enceinte réservée, sont seuls allumés dans la salle. Une personne postée près de chacun de ces bancs est chargée de donner et de supprimer la lumière.

À un signal donné par l'un des deux frères, l'obscurité se fait pendant deux minutes environ. Un grand silence règne dans l'assemblée, tant on est impressionné par cette mise en scène inusitée. Les spectateurs privilégiés, ceux qui près partie du cordon sanitaire, sont si près des médiums que le moindre mouvement de ceux-ci, le plus faible frôlement de leurs vêtements doit se faire entendre. On prête une oreille attentive; on cherche à saisir le moindre bruit révélateur; mais, au milieu de cette attente inquiète, la lumière se fait soudain, et l'on voit les deux Américains solidement garrottés; leurs jambes, leurs bras, leurs corps sont entourés de cordes et liés derrière le dos. On profite de ces attaches et on les déclare aussi solides que les premières. Il est bon de rappeler que, pendant toute la séance, quelques spectateurs entourant constamment l'armoire, que ce meuble est tenu dans un état de clarté suffisante pour permettre de tout distinguer.

L'obscurité se fait de nouveau, et tout aussitôt les instruments placés sur la table font entendre une mystérieuse harmonie. Soudain le gaz s'allume et le concert cesse avec l'extinction de la lumière. Les instruments ne semblent pas avoir bougé de place, et cependant on les déclare consciencieusement exécutés.

L'obscurité se fait de nouveau, et tout aussitôt les instruments placés sur la table font entendre une mystérieuse harmonie. Soudain le gaz s'allume et le concert cesse avec l'extinction de la lumière. Les instruments ne semblent pas avoir bougé de place, et cependant on les déclare consciencieusement exécutés.

Les assistants commencent à se sentir saisis d'une indicible impression de malaise. On s'applique qu'il est trop près, et le genre de spectacle n'est pas de nature à exciter les fibres de l'enthousiasme. On serait plutôt porté à l'énerver. Les croyants voient dans ces faits de véritables manifestations spiritées; les incrédules, les sceptiques, ne peuvent s'empêcher d'avouer que ces prétendues interventions surnaturelles sont tout au moins fort bien exécutées. Et pourtant on n'est pas encore arrivé aux faits les plus surprenants de cette mystérieuse séance.

Pour donner à l'assemblée la certitude absolue que les liens ne seront pas défaits, on prie quelqu'un des spectateurs voisins de faire couler de la cire sur les nœuds qui étreignent les poignets et s'y apposer l'empreinte d'un cachet. Pendant ce temps, on entend les guitares et le tambour de basque d'une lueur phosphorescente qui permettra de les distinguer dans les ténébrs.

Aussitôt qu'à l'obscurité, les guitares et le tambour de basque s'agitent et quittent leur place en produisant les plus lugubres sons. On les voit s'élever en l'air, tracer des contours lumineux; puis, dans une course déserte en garde contre toute coopération de sa part, on lui attache une main sur l'épaule de l'un des deux frères et l'autre main sur le genou de l'autre frère. On est assuré de plus qu'aucun mouvement des médiums ne pourra avoir lieu sans que le délégué s'en aperçoive. Les portes une fois fermées, le sabbat se fait entendre de nouveau dans l'armoire et tous les instruments s'écrient à qui mieux mieux. Ce bachanal cesse au bout d'un instant; on ouvre les portes et l'on aperçoit le malheureux visiteur la tête enveloppée de son propre mouchoir de poche et coiffé du tambour de basque, tandis que sa cravate est régulièrement nouée autour du cou de son voisin de droite, et que ses lunettes sont sur le nez de son voisin de gauche; sa montre est dans le mouchoir de poche et coiffé de l'autre. Le délégué, une fois dégagé de ses entraves est aussitôt entouré, questionné; il déclare qu'il n'a senti qu'un petit frôlement sur le nez. À l'instant où, du même coup, il était couvert du mouchoir et délégué, on se met à parler, et l'on peut donner aucune autre explication. Cependant les poignets des médiums sont toujours solidement attachés derrière leur dos. On apporte de la farine, et, à l'aide d'une cuiller, on en met dans les deux mains et dans l'histoire des portes ne sont pas plus tôt fermées que l'habit de l'un des reclus passe par la lucarne. On ouvre vivement, on vérifie les ligatures; on reforme de nouveau, et deux minutes ne se sont pas écoulées que les deux frères descendent de l'armoire entièrement dégagés de leurs liens; ils s'avancent vers les spectateurs et leur montrent que leurs mains sont encore remplies de la farine que l'on y avait

trouve subitement déposé de son chapeau qui se transporte à quelques mètres de distance; un autre à les cheveux ébouriffés par le passage d'une main inconnue; un troisième se sent presser la main par une main invisible; enfin l'habit du spectateur lui est vivement enlevé, tandis qu'un autre spectateur reçoit sur ses genoux comme un vêtement deux guitares et un tambour de basque, que nous avons vu figurer dans la première partie de la séance.

Ces préparations, qui ont été faites avec beaucoup de calme, ont donné aux deux frères la salle voisine. Ils reviennent bientôt prendre place sur deux chaises longues, de chaque côté de la table. Ils déposent à leurs pieds chacun un paquet de cordes.

Sur la demande qu'ils en font faire par l'interprète, par l'ouverture susdite, des personnes viennent s'asseoir près des Américains, et, se tenant toutes par les mains, forment autour d'eux un cercle impénétrable. Deux bancs de gaz, placés de chaque côté de l'enceinte réservée, sont seuls allumés dans la salle. Une personne postée près de chacun de ces bancs est chargée de donner et de supprimer la lumière.

À un signal donné par l'un des deux frères, l'obscurité se fait pendant deux minutes environ. Un grand silence règne dans l'assemblée, tant on est impressionné par cette mise en scène inusitée. Les spectateurs privilégiés, ceux qui près partie du cordon sanitaire, sont si près des médiums que le moindre mouvement de ceux-ci, le plus faible frôlement de leurs vêtements doit se faire entendre. On prête une oreille attentive; on cherche à saisir le moindre bruit révélateur; mais, au milieu de cette attente inquiète, la lumière se fait soudain, et l'on voit les deux Américains solidement garrottés; leurs jambes, leurs bras, leurs corps sont entourés de cordes et liés derrière le dos. On profite de ces attaches et on les déclare aussi solides que les premières. Il est bon de rappeler que, pendant toute la séance, quelques spectateurs entourant constamment l'armoire, que ce meuble est tenu dans un état de clarté suffisante pour permettre de tout distinguer.

L'obscurité se fait de nouveau, et tout aussitôt les instruments placés sur la table font entendre une mystérieuse harmonie. Soudain le gaz s'allume et le concert cesse avec l'extinction de la lumière. Les instruments ne semblent pas avoir bougé de place, et cependant on les déclare consciencieusement exécutés.

L'obscurité se fait de nouveau, et tout aussitôt les instruments placés sur la table font entendre une mystérieuse harmonie. Soudain le gaz s'allume et le concert cesse avec l'extinction de la lumière. Les instruments ne semblent pas avoir bougé de place, et cependant on les déclare consciencieusement exécutés.

Les assistants commencent à se sentir saisis d'une indicible impression de malaise. On s'applique qu'il est trop près, et le genre de spectacle n'est pas de nature à exciter les fibres de l'enthousiasme. On serait plutôt porté à l'énerver. Les croyants voient dans ces faits de véritables manifestations spiritées; les incrédules, les sceptiques, ne peuvent s'empêcher d'avouer que ces prétendues interventions surnaturelles sont tout au moins fort bien exécutées. Et pourtant on n'est pas encore arrivé aux faits les plus surprenants de cette mystérieuse séance.

Pour donner à l'assemblée la certitude absolue que les liens ne seront pas défaits, on prie quelqu'un des spectateurs voisins de faire couler de la cire sur les nœuds qui étreignent les poignets et s'y apposer l'empreinte d'un cachet. Pendant ce temps, on entend les guitares et le tambour de basque d'une lueur phosphorescente qui permettra de les distinguer dans les ténébrs.

Aussitôt qu'à l'obscurité, les guitares et le tambour de basque s'agitent et quittent leur place en produisant les plus lugubres sons. On les voit s'élever en l'air, tracer des contours lumineux; puis, dans une course déserte en garde contre toute coopération de sa part, on lui attache une main sur l'épaule de l'un des deux frères et l'autre main sur le genou de l'autre frère. On est assuré de plus qu'aucun mouvement des médiums ne pourra avoir lieu sans que le délégué s'en aperçoive. Les portes une fois fermées, le sabbat se fait entendre de nouveau dans l'armoire et tous les instruments s'écrient à qui mieux mieux. Ce bachanal cesse au bout d'un instant; on ouvre les portes et l'on aperçoit le malheureux visiteur la tête enveloppée de son propre mouchoir de poche et coiffé du tambour de basque, tandis que sa cravate est régulièrement nouée autour du cou de son voisin de droite, et que ses lunettes sont sur le nez de son voisin de gauche; sa montre est dans le mouchoir de poche et coiffé de l'autre. Le délégué, une fois dégagé de ses entraves est aussitôt entouré, questionné; il déclare qu'il n'a senti qu'un petit frôlement sur le nez. À l'instant où, du même coup, il était couvert du mouchoir et délégué, on se met à parler, et l'on peut donner aucune autre explication. Cependant les poignets des médiums sont toujours solidement attachés derrière leur dos. On apporte de la farine, et, à l'aide d'une cuiller, on en met dans les deux mains et dans l'histoire des portes ne sont pas plus tôt fermées que l'habit de l'un des reclus passe par la lucarne. On ouvre vivement, on vérifie les ligatures; on reforme de nouveau, et deux minutes ne se sont pas écoulées que les deux frères descendent de l'armoire entièrement dégagés de leurs liens; ils s'avancent vers les spectateurs et leur montrent que leurs mains sont encore remplies de la farine que l'on y avait

précautions! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire. Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais de son air américain il voit promptement qu'il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère; il le laisse faire. Mais l'autre, il le surveille et lutte tacitement contre ses rigneurs. Se sent-il trop vigoureusement serré, il laisse échapper une faible plainte qu'il semble réprimer aussitôt. Cette petite comédie réussit presque toujours: il est rare

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

Les cordes sont faites de coton; leur tissu est une tresse semblable à celle des cordons qui servent à faire mouvoir les rideaux; elles présentent ainsi une surface unie pouvant glisser très-facilement l'une sur l'autre. Elles ont environ 3 mètres de longueur.

Lorsque, au commencement de la séance, on engage un certain nombre de spectateurs à monter sur l'estrade et à entourer l'armoire, on les prie de se tenir tous par la main, sous le prétexte d'établir un cercle magnétique autour des spirites. En réalité, c'est pour prévenir les indiscretions. C'est pour les mêmes raisons qu'on fait également se tenir par la main le rang des spectateurs le plus rapproché de la scène.

Les deux frères s'assoient sur les sièges de l'armoire; ils remettent chacun trois cordes au délégué qui doit les attacher sur leur banc. On croirait peut-être cette besogne facile; il n'en est rien. D'abord, comment va-t-on s'y prendre, et par où va-on commencer? On n'a jamais eu, peut-être, l'occasion de garrotter un prisonnier. Quelquefois le délégué est bienveillant; il cherche moins à embarrasser son homme qu'à remplir sa tâche; il marche au hasard de la corde. Alors tout est pour le mieux pour le succès du prestige. Mais fort souvent aussi on a affaire à un délégué malin, nerveux, prenant son rôle au sérieux et regardant sa réputation d'habileté comme engagée. Sa première idée est de placer les poignets du patient derrière son dos et de les y fixer solidement. Il fait ensuite revenir la corde par devant, la conduit ensuite par derrière, l'enlace sous les bras et termine par un nœud qu'il juge inexplicable. Avec les deux autres cordes il entoure les pieds, les cuisses, les bras, et amarre solidement ces parties au banc de l'armoire. Vaines

précautions! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire. Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais de son air américain il voit promptement qu'il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère; il le laisse faire. Mais l'autre, il le surveille et lutte tacitement contre ses rigneurs. Se sent-il trop vigoureusement serré, il laisse échapper une faible plainte qu'il semble réprimer aussitôt. Cette petite comédie réussit presque toujours: il est rare

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

Les cordes sont faites de coton; leur tissu est une tresse semblable à celle des cordons qui servent à faire mouvoir les rideaux; elles présentent ainsi une surface unie pouvant glisser très-facilement l'une sur l'autre. Elles ont environ 3 mètres de longueur.

Lorsque, au commencement de la séance, on engage un certain nombre de spectateurs à monter sur l'estrade et à entourer l'armoire, on les prie de se tenir tous par la main, sous le prétexte d'établir un cercle magnétique autour des spirites. En réalité, c'est pour prévenir les indiscretions. C'est pour les mêmes raisons qu'on fait également se tenir par la main le rang des spectateurs le plus rapproché de la scène.

Les deux frères s'assoient sur les sièges de l'armoire; ils remettent chacun trois cordes au délégué qui doit les attacher sur leur banc. On croirait peut-être cette besogne facile; il n'en est rien. D'abord, comment va-t-on s'y prendre, et par où va-on commencer? On n'a jamais eu, peut-être, l'occasion de garrotter un prisonnier. Quelquefois le délégué est bienveillant; il cherche moins à embarrasser son homme qu'à remplir sa tâche; il marche au hasard de la corde. Alors tout est pour le mieux pour le succès du prestige. Mais fort souvent aussi on a affaire à un délégué malin, nerveux, prenant son rôle au sérieux et regardant sa réputation d'habileté comme engagée. Sa première idée est de placer les poignets du patient derrière son dos et de les y fixer solidement. Il fait ensuite revenir la corde par devant, la conduit ensuite par derrière, l'enlace sous les bras et termine par un nœud qu'il juge inexplicable. Avec les deux autres cordes il entoure les pieds, les cuisses, les bras, et amarre solidement ces parties au banc de l'armoire. Vaines

précautions! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire. Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais de son air américain il voit promptement qu'il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère; il le laisse faire. Mais l'autre, il le surveille et lutte tacitement contre ses rigneurs. Se sent-il trop vigoureusement serré, il laisse échapper une faible plainte qu'il semble réprimer aussitôt. Cette petite comédie réussit presque toujours: il est rare

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

Les cordes sont faites de coton; leur tissu est une tresse semblable à celle des cordons qui servent à faire mouvoir les rideaux; elles présentent ainsi une surface unie pouvant glisser très-facilement l'une sur l'autre. Elles ont environ 3 mètres de longueur.

Lorsque, au commencement de la séance, on engage un certain nombre de spectateurs à monter sur l'estrade et à entourer l'armoire, on les prie de se tenir tous par la main, sous le prétexte d'établir un cercle magnétique autour des spirites. En réalité, c'est pour prévenir les indiscretions. C'est pour les mêmes raisons qu'on fait également se tenir par la main le rang des spectateurs le plus rapproché de la scène.

Les deux frères s'assoient sur les sièges de l'armoire; ils remettent chacun trois cordes au délégué qui doit les attacher sur leur banc. On croirait peut-être cette besogne facile; il n'en est rien. D'abord, comment va-t-on s'y prendre, et par où va-on commencer? On n'a jamais eu, peut-être, l'occasion de garrotter un prisonnier. Quelquefois le délégué est bienveillant; il cherche moins à embarrasser son homme qu'à remplir sa tâche; il marche au hasard de la corde. Alors tout est pour le mieux pour le succès du prestige. Mais fort souvent aussi on a affaire à un délégué malin, nerveux, prenant son rôle au sérieux et regardant sa réputation d'habileté comme engagée. Sa première idée est de placer les poignets du patient derrière son dos et de les y fixer solidement. Il fait ensuite revenir la corde par devant, la conduit ensuite par derrière, l'enlace sous les bras et termine par un nœud qu'il juge inexplicable. Avec les deux autres cordes il entoure les pieds, les cuisses, les bras, et amarre solidement ces parties au banc de l'armoire. Vaines

précautions! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire. Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais de son air américain il voit promptement qu'il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère; il le laisse faire. Mais l'autre, il le surveille et lutte tacitement contre ses rigneurs. Se sent-il trop vigoureusement serré, il laisse échapper une faible plainte qu'il semble réprimer aussitôt. Cette petite comédie réussit presque toujours: il est rare

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

Les cordes sont faites de coton; leur tissu est une tresse semblable à celle des cordons qui servent à faire mouvoir les rideaux; elles présentent ainsi une surface unie pouvant glisser très-facilement l'une sur l'autre. Elles ont environ 3 mètres de longueur.

Lorsque, au commencement de la séance, on engage un certain nombre de spectateurs à monter sur l'estrade et à entourer l'armoire, on les prie de se tenir tous par la main, sous le prétexte d'établir un cercle magnétique autour des spirites. En réalité, c'est pour prévenir les indiscretions. C'est pour les mêmes raisons qu'on fait également se tenir par la main le rang des spectateurs le plus rapproché de la scène.

Les deux frères s'assoient sur les sièges de l'armoire; ils remettent chacun trois cordes au délégué qui doit les attacher sur leur banc. On croirait peut-être cette besogne facile; il n'en est rien. D'abord, comment va-t-on s'y prendre, et par où va-on commencer? On n'a jamais eu, peut-être, l'occasion de garrotter un prisonnier. Quelquefois le délégué est bienveillant; il cherche moins à embarrasser son homme qu'à remplir sa tâche; il marche au hasard de la corde. Alors tout est pour le mieux pour le succès du prestige. Mais fort souvent aussi on a affaire à un délégué malin, nerveux, prenant son rôle au sérieux et regardant sa réputation d'habileté comme engagée. Sa première idée est de placer les poignets du patient derrière son dos et de les y fixer solidement. Il fait ensuite revenir la corde par devant, la conduit ensuite par derrière, l'enlace sous les bras et termine par un nœud qu'il juge inexplicable. Avec les deux autres cordes il entoure les pieds, les cuisses, les bras, et amarre solidement ces parties au banc de l'armoire. Vaines

précautions! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire. Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais de son air américain il voit promptement qu'il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère; il le laisse faire. Mais l'autre, il le surveille et lutte tacitement contre ses rigneurs. Se sent-il trop vigoureusement serré, il laisse échapper une faible plainte qu'il semble réprimer aussitôt. Cette petite comédie réussit presque toujours: il est rare

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

Les cordes sont faites de coton; leur tissu est une tresse semblable à celle des cordons qui servent à faire mouvoir les rideaux; elles présentent ainsi une surface unie pouvant glisser très-facilement l'une sur l'autre. Elles ont environ 3 mètres de longueur.

Lorsque, au commencement de la séance, on engage un certain nombre de spectateurs à monter sur l'estrade et à entourer l'armoire, on les prie de se tenir tous par la main, sous le prétexte d'établir un cercle magnétique autour des spirites. En réalité, c'est pour prévenir les indiscretions. C'est pour les mêmes raisons qu'on fait également se tenir par la main le rang des spectateurs le plus rapproché de la scène.

Les deux frères s'assoient sur les sièges de l'armoire; ils remettent chacun trois cordes au délégué qui doit les attacher sur leur banc. On croirait peut-être cette besogne facile; il n'en est rien. D'abord, comment va-t-on s'y prendre, et par où va-on commencer? On n'a jamais eu, peut-être, l'occasion de garrotter un prisonnier. Quelquefois le délégué est bienveillant; il cherche moins à embarrasser son homme qu'à remplir sa tâche; il marche au hasard de la corde. Alors tout est pour le mieux pour le succès du prestige. Mais fort souvent aussi on a affaire à un délégué malin, nerveux, prenant son rôle au sérieux et regardant sa réputation d'habileté comme engagée. Sa première idée est de placer les poignets du patient derrière son dos et de les y fixer solidement. Il fait ensuite revenir la corde par devant, la conduit ensuite par derrière, l'enlace sous les bras et termine par un nœud qu'il juge inexplicable. Avec les deux autres cordes il entoure les pieds, les cuisses, les bras, et amarre solidement ces parties au banc de l'armoire. Vaines

précautions! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire. Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais de son air américain il voit promptement qu'il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère; il le laisse faire. Mais l'autre, il le